LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à ARMANDINE MAHÉ
22, Rue du Chevalier-de-la-Barre
PARIS - XVIIIe

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE

Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »

ÉTRANGER

Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

QUATRIÈME ANNÉE — N° 189 | DIX CENTIMES | JEUDI 19 NOVEMBRE 1908

Aux Anarchistes

La fin imprévue de notre camarade Libertad a fait un trou dans nos rangs.

Le pionnier a succombé devant la tâche inachevée, en pleine lutte contre l'autorité, contre les résignés.

L'œuvre reste. Continuons-la.

Libertad était l'initiateur de *l'anarchie* ; il en avait jusqu'ici assuré la marche et assumé toute la responsabilité.

Mais *l'anarchie* est entrée dans sa quatrième année plus vigoureuse ; elle est loin des difficultés de la première heure : les éléments d'un travail puissant sont assemblés et facilitent la tâche.

L'anarchie croit pouvoir compter sur l'initiative de tous, elle doit vivre par la bonne volonté de ceux qu'elle intéresse, par l'union de tous ceux qui veulent voir se diffuser et progresser intensément la philosophie, l'action anarchistes.

La Charogne passe

La charogne de Victorien Sardou s'ébranla. Et mille charognes s'ébranlèrent aussi.

De vieilles choses apparurent. Quelques académiciens vétustes, délabrés, alertes encore, passaient. La correction habitait leur poil grisâtre. Les hommes d'esprit avaient conçu de porter de grotesques vêtements, qu'historiaient des plantes vertes et palmées. Et à voir ces êtres, on eût dit d'antiques édifices que le badigeonnage insulte, des monuments très anciens, sans pompe, sans grandeur, sans austérité.

Puis, une foule se mut, noire. Jamais on ne vit tant de gueules infâmes. Les gens honnêtes révélaient, parmi la lumière, l'inique bassesse de la conscience bourgeoise. Ah! ces faces... Et près de moi, quatre purotins envièrent les riches.

Des soudards incandescents, pourpre et or, constellés de chamarrures et de ferrailles, argentés sur tranches, rutilent. Le glaive qui oscille au côté des braves allume l'admiration chez les foules. Les flics, émus d'un saint ravissement, vêtus de drap correct et de solennité, magnifient la grandeur de l'Ordre.

L'ânerie et le froid sévissent. Le ciel, sale comme linge de malade, ne participe point à la majesté de l'heure. Et cependant les badauds stationnent; le spectacle enchante. Ils contemplent. Ils s'agitent. Ils frétillent.

Et quand les hymnes pleurards naquirer la clameur des cuivres funèbres s'élargit ondes sonores dans l'atmosphère et dans les âmes. Un héroïsme évident plana. Les larbins, les académiciens, les gourdes innommées, oubliant la honte quotidienne, les pots de chambre, la prose fallacieuse et rémunérée, se connurent, trois minutes, des volontés de justes en des corps d'athlètes. Devant l'oriflamme nationale, devant le corbillard, les idiots, d'un geste réflexe se découvrirent le crâne. Et cela m'esbaudit et m'endolorit à la fois.

***

Le goût du néant demeure. Les humains ont le culte des morts, de la Mort. Mais ils n'ont pas le culte de la Vie.

Quoi, les hommes ne s'intéressent à l'homme que lorsque celui-ci n'intéresse plus! On salue la viande qui s'en va, et on ignore la viande qui vient. L'azur du ciel se reflète aux yeux des enfants; l'intelligence fermente en eux; le monde extérieur les éblouit; ils s'enivrent de la douceur de respirer; ils sont roses, ô béatitude! Les cadavres ivoirins suintent l'horreur, suintent d'ignobles liquides. Et les chastes fleurs, chères aux rêveurs et aux femmes, parent les cadavres, et les vivants ignorent la joie qu'il y a à éduquer les enfants avec science et bonté.

La viande morte est insensible, tels la pierre ou le garde municipal. On ne peut considérer sa valeur qu'au seul point de vue chimique. Je ne veux point calomnier les morts. Il s'impose de calculer honnêtement. En France, un million d'individus disparaissent chaque année; en attribuant aux corps, sans utopie, le poids moyen de vingt kilos, on constate que vingt mille tonnes de matière qu'il serait normal de transformer en engrais confortable, attrayant, généreux, sont inutilisées.

Vive la viande sensible! Qui dira les lèvres d'amantes, le front du sage, et les adolescences vermeilles? Qui dira le miracle de vivre ? Par l'existence nous connaissons le soleil magnanime, le rythme des temps. La vie totalise toutes choses. En dehors de la vie, rien n'est. Que les vivants s'épanouissent !

La légitimité de notre rébellion se fonde sur la vie. La vie est une volonté de puissance. Comme un faisceau de lumière qui s'élargirait à l'infini, sans que la lumière perdît son intensité, la vie se multiplie par sa force propre, et se multiplie infiniment. Et ainsi, notre volonté anarchiste, qui est une volonté de puissance, affecte des modes semblables aux modes de la vie ; elle est une volonté de puissance et de vie. Et dès lors, nous ne pouvons qu'aimer l'existence, et nous haïssons les charognes, superbement.

Le culte de la charogne résulte de la léthargie, spirituelle des hommes, de leur pourriture interne, de l'abjection des formes sociales. La loi oblige le Citoyen à agir de façon définie. Elle établit, pour les actions humaines les plus importantes des régles d'airain. Le faible et le fort se comportent identiquement, malgré que les natures diffèrent. Et le fort sombre dans le gâtisme opportun, dans le néant des résignations.

La loi est une force de mort. Les hommes qui font la loi ont la volonté de mort. Le milieu social que composent les hommes détermine la mort. Qu'est-ce qu'une vie d'honnête électeur, sinon le suicide constant ?

J'appelle charogne la chair animale ou humaine propre à entraver le bonheur des hommes. Charognes, le soldat, le prosateur mercenaire, la femme mariée, le bourgeois peu épique, le salarié, qui perpétuent l'insolence de la société actuelle ! Charognes, les satisfaits, les paisibles, les endormeurs, les ladres d'activité !

Il faut le clamer aux citoyens et autres drôles intimes, crapulards et votardassants, la charogne pernicieuse qui nous empeste ce n'est point tant la viande morte que la viande animée. La société coalise ses forces pour une agression immense, pour l'œuvre de charognerie.

Et nous, ennemis de la société, révoltés ardents, nous coalisons nos forces pour l'œuvre de vie et de salubrité.

La mort, fantôme agile, rôde au seuil des églises, des bordels, des casernes, des lieux qu'on révère. Elle accomplit son labeur sans crainte, au soleil, par l'intermédiaire des législateurs, des honnêtes, des soumis. Les hommes ont le culte de la mort ; ils saluent le prestige des catafalques, des drapeaux, des soldatesques multicolores, ils respectent la viande inférieure, la viande des bourgeois et des académiciens ; les humanités de ce temps ne jouissent des félicités de l'existence.

OLOGUE LE CYNIQUE.

Chiquenaudes ET Croquignoles

SUR UN CADAVRE

Les corbeaux de la presse se sont abattus pour dépecer le mort et lui donner le dernier coup de bec. Le travail des charniers leur convient et leur acharnement prouve que l'anarchiste frappe juste.

Que de remerciements nous vous devons, cher Marquis, pour avoir contribué par votre ruade sénile à la consécration suprême de la haine qu'un être courageux et libre, qu'un Homme doit raisonnablement engendrer dans votre race de larbins de l'Opinion...

Il n'en est pas de même sans doute de la presse socialiste dont le devoir, révolutionnaire bien entendu, est de salir et d'écraser la vérité chez un vivant pour la dégrader à nouveau par le symbole et la religiosité lorsqu'il est mort. En effet l'estimable organe des unifiés qui calomnia Libertad vivant, mieux que les policiers prit sur lui d'annoncer ses obsèques !

Je ne puis garder assez mon sérieux pour expliquer leur bévue aux socialistes qui voulaient célébrer les obsèques de l'auteur de tant de conférences et d'articles sur le Culte de la charogne, *ce dernier reste, si solide encore, des religions agonisantes. Je crois mieux faire en cette circonstance, de céder la parole à qui de droit, pour enfouir dans le même égoût l'amabilité des laquais de la presse et le zèle socialiste.*

CANDIDE.

***

Si cet imbécile respect des morts disparaissait pour faire place au respect des vivants, on augmenterait la vie humaine, de bonheur et de santé dans des proportions inimaginables.

Le mort n'est pas seulement un germe de corruption par suite de la désagrégation chimique de son corps, empoisonnant l'atmosphère. Il l'est davantage par la consécration du passé, l'immobilisation de l'idée à un stade de l'évolution. Vivant, sa pensée aurait évolué, aurait été plus avant. Mort, elle se cristallise. Or, c'est ce moment précis que les vivants choisissent pour l'admirer, pour le sanctifier, pour le déifier.

Les morts obstruent les villes, les rues, les places. On les rencontre en marbre, en pierre, en bronze ; telle inscription nous dit leur naissance et telle plaque nous indique leur demeure. Les places portent leurs titres ou celui de leurs exploits. Le nom de la rue n'indique pas sa position, sa forme, son altitude, sa place, il parle de Magenta ou de Solférino, un exploit des morts où on tua beaucoup ; il vous rappelle saint Eleuthère ou le Chevallier de la Barre, des hommes dont la seule qualité fut d'ailleurs de mourir.

Dans la vie écomonique ce sont encore les morts qui tracent la vie de chacun. Tel naît un rustre avec l'esprit le plus distingué ; tel naît un noble avec l'esprit le plus grossier. On n'est rien par soi, on est tout par ses aïeux.

Comment pourrait-on connaître la vie, alors que les morts seuls la dirigent.

Comment vivrait-on le présent sous la tutelle du passé ?

Si les hommes veulent vivre qu'ils ne s'inquiètent plus du passé, qu'ils ne s'inquiètent plus des morts.

Si les hommes veulent vivre qu'ils n'aient plus le Respect des Morts, qu'ils abandonnent le Culte de la Charogne.

Les morts barrent aux vivants la route du progrès.

Il faut jeter bas les pyramides, les tumulus, les tombeaux ; il faut passer la charrue dans le clos des cimetières afin de débarrasser l'humanité de ce qu'on appelle le Respect des Morts, de ce qui est le Culte de la Charogne.

Albert LIBERTAD

La Folie Militaire (1)

Il est avéré depuis longtemps que la fréquentation des fous est contagieuse et qu'à force de les soigner, on en arrive à mériter plus qu'eux la douche qu'on leur destine.

Ce n'est un secret pour personne que les médecins aliénistes sont presque tous toqués et que la moindre de leurs marottes est de voir en tout individu un dément.

Si on les laissait faire, ils enfermeraient tout le monde avant de s'apercevoir que c'est eux qui devraient l'être, dans l'intérêt de la tranquilité et du bon sens général.

Tant qu'ils ne s'occupent que de leur partie, cela va encore ; entre fous, ils s'arrangent Mais dès qu'ils mettent le nez dans les affaires des gens normaux, ces médecins deviennent enragés, et il faut immédiatement leur passer la camisole de force.

On m'avait déjà signalé qu'un d'entre eux, et pas des moindres, bien connu par ses écrits parfois sensés, était devenu fou à lier, rien qu'en dissertant sur la repopulation au point de vue militaire.

Il est à remarquer que la question militaire est celle qui fait le plus divaguer nos bourgeois. Dès qu'ils s'en occupent, les plus intelligents ont la tête à l'envers et ne savent plus ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font.

M. le docteur Toulouse vient de nous en fournir un pénible exemple et à l'heure qu'il est, il doit être enfermé dans une cellule comme ses anciens pensionnaires, dans la section des agités.

On ne sait pas bien comment le malheur s'est produit ; on sait seulement qu'à la suite d'un article traitant de la faible natalité française, où, après avoir constaté très lucidement que, *si les peuples prolifiques sont en avance sur les enfants, ils sont en retard sur le progrès social. De même que les pauvres ont plus d'enfants que les riches parce qu'ils représentent, dans un même milieu, un stade antérieur de l'évolution.* M. le docteur Toulouse s'était mis tout doucement à glisser dans la déraison en ajoutant : *Le malheur est que, pour des raisons internationales, qui n'ont rien de commun avec le progrès social, et qui lui sont même opposées, nous avons besoin d'élever, le taux de la population.*

On sait qu'à partir du moment où il se fût engagé dans cette voie, sa raison fit des cabrioles extraordinaires et qu'en proie à une démence inouïe il écrivit les pires monstruosités.

Tout en reconnaissant que notre supériorité sociale est la cause de notre infériorité prolifique, M Toulouse, dans son délire, veut quand même qu'on fasse des enfants. Pour lui, l'intérêt national prime l'intérêt individuel et l'intérêt général. Comme les fous pour leur chimère, il est prêt à tout sacrifier pour cette entité national. La partie et le tout; l'individu et la société ne comptent pas. Pas de progrés social ; pas d'idéal humain, pas d'intérêts individuels, pourvu qu'il y ait un progrès national, dont les bourgeois, y compris M. Toulouse, sont naturellement les seuls bénéficiaires. C'est toujours l'idole monstrueuse au profit de laquelle tout doit périr sauf ses prêtres.

Et pour assurer le triomphe de cette idole dont il est l'un des pontifes, M. le docteur Toulouse veut des enfants, pour en faire des soldats à la fois sacrificateurs et victimes. Il en veut à tout prix ; n'importe comment, et par force si c'est nécessaire.

Femmes ! enfantez ! Faites des enfants pour rassasier de chair fraîche le Moloch national. Faites des hommes, ou plutôt, faites du bétail militaire ; mais faites-en beaucoup, car c'est le nombre qui importe et non la qualité. Dépêchez-vous ! épuisez vos ovaires car les boucheries humaines vont chômer et l'abattoir bourgeois réclame sa viande à mitraille.

Enfin, faites des enfants « car vous seules pouvez en faire ». C'est en même temps que votre fonction naturelle, votre devoir national. Et ces deux choses sont confondues, à tel point, dans le cerveau du docteur Toulouse, qu'il s'imagine que la nature est nationaliste et qu'elle n'a créé la maternité que pour être le corollaire du militarisme en lui fournissant la chair à canon dont il a besoin.

M. Toulouse en est si persuadé qu'il va plus loin : il considère la fonction naturelle de la maternité comme un devoir national équivalent et analogue au service militaire incombant à l'homme. Et, il est si rigoureusement logique — car les fous sont logiques — qu'il veut que la femme qui n'aura pas enfanté, soit soldat pendant deux ans. Car, pour lui, être soldat ou être mère, c'est absolument la même chose.

Avec ce moyen, il est certain que toutes les femmes feront des enfants ; car, *mises en demeure de faire un service très beau, très noble, très équitable, mais pratiquement désagréable ou de procréer, elles procréeront.*

Ainsi, voilà à quel degré d'aberration et de stupidité peuvent tomber des hommes soi-disant raisonnables, quand la manie militariste les étreint. Ils en viennent dans le paroxisme de leur démence à assimiler le militarisme à une fonction naturelle, comme s'il avait sa raison d'être, sa nécessité, son utilité et sa légitimité justifiés et prouvées par des organes *ad hoc*.

Le rôle auguste de la maternité, œuvre

(1) En réponse à un article paru dans le *Journal*.

sublime d'amour, de création et de vie est par eux ravalée et subordonnée au militarisme, affreux vestige anachronique d'une barbarie ancienne ; œuvre artificielle et abominable des époques d'ignorance, de haine et de destruction.

De ce que les mâles sont assez stupides et assez lâches pour se laisser enrôler et mener en troupeau comme des bêtes ; de ce qu'ils ont laissé capter leur force et leur liberté, seules raisons d'être de leur sexe ; on se figure que la femme pourrait subir le même avilissement dans sa maternité.

C'est bien mal la connaître.

Heureusement pour la race, la femme est restée plus instinctive que l'homme. Elle est plus près de la nature et elle ne consentirait jamais à livrer sa fécondité. Elle ne prostituerait pas au militarisme tout ce qui fait la joie de son cœur et de sa chair, l'orgueuil et la raison d'être de son sexe et, ce par quoi, enfin, elle est vraiment femme ; plus que femme : mère.

La femme, en un mot, ne fera jamais les enfants sur commande, dût-on la menacer des gendarmes et de la caserne. Autrement, si elle ressemblait à l'homme, si on avait pu l'asservir, la discipliner, l'abrutir, et fausser sa nature comme on a fait au mâle, il y a longtemps que les enfants naîtraient avec un petit fusil sur l'épaule et, dès qu'ils verraient le jour, feraient le salut militaire, en partant du pied gauche, le petit doigt allongé sur la couture du pantalon.

Mais, si les enfants ne naissent pas encore militaires, ils le deviennent. Hélas ! et si petit qu'en soit le nombre, selon M. Toulouse, il est selon nous, toujours trop grand pour un tel résultat.

Aussi, plutôt que de se faire la pourvoyeuse des massacreurs galonnés, la femme ne saurait trop stériliser ses flancs. Elle n'enfantera jamais par ordre.

Librement, elle peut procréer des êtres pour la joie et la vie ; jamais pour la souffrance et la mort.

De sa matrice féconde, comme d'une source sacrée, le genre humain découle, pour suivre, longuement et largement, le cours heureux que la nature lui a tracé, et non pour aller s'anéantir de suite dans la folie furieure des hétacombes militaires. Sa fécondité ne peut donc s'exercer, conséquemment à son principe, qu'en faveur de la vie ; car, elle serait contre nature, si elle devait alimenter directement le service de la mort.

On le voit, une conception aussi monstrueuse ne pouvait éclore que dans une cervelle de fou. Espérons toutefois que M. le docteur Toulouse, après quelques douches comme celle-ci, et un peu de réflexion, reviendra à une meilleure santé et une plus saine raison.

LEVIEUX.

L'HIVER

Les feuilles tombent, les beaux jours deviennent rares et la brume recouvre le ciel. Les bourgeois s'empressent de quitter la campagne pour rentrer de nouveau en ville. A l'annonce de cette terrible saison, je te vois trembler, pauvre trimardeur ! Toi qui es obligé de transporter ta misère d'une ville à l'autre, il te faudra marcher, peut être nu-pieds, et braver le froid glacial des grandes routes. Pourras-tu le faire ? Hélas ! tu en doutes. En tout cas lorsque le soir tu te reposeras sur une borne, tu ne seras pas certain de te relever le lendemain. Ta maison à toi, c'est le chemin poussiéreux et fangeux, tu es un sans-abri, un miséreux, un paria. Tu n'as pas de parents parce que tu ne les as pas connus, tu as la haine des hommes parce qu'ils sont méchants et tu es un hors la loi et hors la société. Tu vis au jour le jour parce que demain tu ne seras peut-être plus, et malgré cette bise qui souffle et te cingle les oreilles, tu reprends ton courage et te rappuies sur la grosse branche de chêne te servant de bâton, car la misère ne t'intimide pas, tu veux vivre et tu espéres.

En effet, un peu d'ardeur, homme, et débarrasse-toi de tous scrupuleset de toute honnêteté ; tu es une force et si tu veux vivre il faut que tu te serves de ta vigueur, ton salut n'est qu'en toi-même. Dans la société actuelle, ce n'est qu'une lutte continuelle et terrible entre oppresseurs et oppressés, entre riches et crève-faims. Si tu veux en sortir vainqueur, il faut que tu n'aies pas de préjugés ; bataille, ruse, rends les coups, triche et qu'importe, la loyauté n'est pas de mise avec des adversaires tels que les nôtres ! Allons ! trimardeurs, chemineaux, parias du genre humain, gens dont les yeux étincellent de haine et de vengeance, assoiffés de liberté, debout ! et quelques bons coups de pioches malgré les feuilles qui tombent !

. . . . . .

Et toi, je te vois trembler aussi, pauvre ouvrier. Tu regardes ta chaumière toute délabrée et tu te demandes comment tu vas faire pour y vivre. Comment ? mais comme les années précédentes, mon vieux ! Les carreaux des fenêtres sont brisés, l'air va y passer au travers ; le plafond ne tient plus debout, quand il pleuvra dans la rue, l'eau tombera aussi dans ton étroite mansarde, tu ferais mieux de loger en plein vent car tu attraperais moins de courants d'air et tu serais plus à l'aise, mais voilà, les feuilles tombent... c'est l'hiver !

Le travail devient rare et les maladies deviennent nombreuses. Ah ! tremblez, pauvres mioches, car vous n'aurez rien à vous mettre sous la dent et le froid vif traversera vos très légers vêtements lorsque vous en aurez. Finies les parties en pleine campagne avec les camarades, il vous faudra rester à la maison car il faut économiser les souliers et là, être tristes, mornes et pleurer.

Et toi, pauvre vieillard, as-tu de quoi subvenir à tes besoins ? Non, car tu es trop vieux pour travailler... et trop vieux pour manger ! Il te faut crever là, dans un trou infect, n'ayant pour tous compagnons que les rats et les punaises. Va mendier si tu l'oses, sinon meurs ou bien débrouille toi.

Pendant que tu resteras inanimé sur le plancher couvert d'excréments de ton taudis, pendant que tu râleras loin de tout appui et de tout secours, d'autres, tes maîtres, seront assis sur un grand divan au coin du feu, feront la noce et regarderont les feuilles des arbres tomber et ne se soucieront aucunement des feuilles humaines qui agonisent.

C'est toi qui as produit tout le luxe qui t'environne mais il ne t'appartient pas, on te l'a volé et tu te l'es laissé prendre. C'est donc de ta faute, ouvrier, si tu n'as pas de quoi manger toi et ta famille, c'est de ta faute, vieillard, si tu crèves en ce moment !

Vous vous êtes dit : à quoi bon se révolter ? et vous avez courbé l'échine. La résignation est marquée au fer rouge dans vos cerveaux débiles, vous n'êtes pas des hommes, vous êtes des automates incapables de réfléchir et de voir. Mais regardez donc, honnêtes imbéciles, ouvrez grand vos yeux et tâchez de comprendre, voyez ce qui ce passe : les feuilles tombent, voulez-vous tomber avec ? ! ?

Roger PRINTEMPS.

VERRUES SOCIALES

Les Perceptions

Des suçoirs venimeux, par qui, de son repère,
Monstre apocalyptique, à nos dépens prospère,
L'Etat pompe le sang de nos veines, afin
D'apaiser quelque peu sa dévorante faim.

Des suçoirs venimeux, dont le contact opère
En notre cœur, ainsi qu'en celui de nos pères,
L'inéxorable mal que, macabre biffin,
La camarde en sa hotte avec nous jette enfin.

Des suçoirs venimeux et d'autant plus perfides
Que, devant le buffet, leur œuvre aux ventres vides,
Fait prendre de danser l'habitude à tel point

Qu'ils n'ont le sentiment de ce qu'on leur enlève
Que lorsqu'au mileu d'eux un révolté se lève,
Et, les yeux enflammés, montre l'hydre du poing !...

***

Les Ministères

Des râteliers pourvus de si bonne pâture,
Que d'anciens bâtisseurs de la Cité future,
Les ayant menacé d'effroyables dégâts,
Y sont allés manger le pain des renégats.

Des râteliers ouverts aux coureurs d'aventures
Qui connaissent par cœur l'alphabet d'impostures,
Que, vraisemblablement, Escobar leur légua,
De l'alpha, comme on dit, jusques à l'oméga.

Des râteliers construits sur les ruines de l'auge,
Où, tel un sanglier retranché dans sa bauge,
Barbotta le dernier de ces Napoléons

Dont l'histoire a conté les sanglantes ribottes,
A l'usage exclusif des vils caméléons
Qui leur jettent la pierre... et qui chaussent leurs [bottes !

***

Les Préfectures

De nouveaux châteaux-forts, où la bureaucratie,
Cette garde du corps de l'aristocratie,
Prend, sur le peu qui reste à tout gagne-petit,
La part indispensable à son fol appétit.

De nouveaux châteaux-forts, que l'éternelle scie.
« Citoyens, pour l'amour de la Démocratie,
N'allons vers le progrès que petit à petit !...»
Mieux que des ponts-levis et des tours garantit.

De nouveaux chateaux-forts dont les modernes [princes,
Obligés de transmettre au fin fond des provinces
Des ordres insolents des ministres du jour,

Pour se distraire un peu de ces charges sévères,
Du vice et de l'orgie étanchent dans les verres,
La soif de qui leur corps est l'habituel séjour !...

BIZEAU.

LES PRÉCURSEURS

BAKOUNINE

(Suite et fin)

Après plusieurs mois de détention, Bakounine fut condamné à mort le 14 Janvier 1850 ; mais sa peine fut commuée en détention perpétuelle. L'Autriche le réclamant il fut extradé et conduit à Prague. Jugé le 15 mai 1851 il fut condamné à être pendu, mais de nouveau sa peine fut commuée.

Dans les prisons autrichiennes Bakounine subit les affreux supplices des fers et des boulets puis le gouvernement russe le fit extrader encore une fois et il fut enfermé à la forteresse de Pierre et Paul puis à Schlusselbourg (1854), où il endura un horrible martyre. Comme chez Blanqui la force du cerveau, alimentée par une indomptable énergie, résista au délabrement de son être physique usé par la geôle et la maladie.

Malgré les supplications de sa mère et de ses amis, jamais Nicolas ne consentit à se laisser fléchir et ce ne fut qu'en 1857 qu'Alexandre II transforma sa peine en exil en Sibérie à perpétuité. Bakounine s'en évada en 1859 sur un navire qui le conduisit au Japon ; il gagna ensuite, sans ressources, New-York, puis Londres, où ses amis Herzen et Ogaref le reçurent comme un frère (décembre 1861).

En 1863, il se méla à l'insurrection polonaise puis revient à Stockholm, puis à Londres et à Paris où il revit Marx et Proudhon (1864).

Garibaldi venait d'insufler à l'Italie une vie nouvelle. Bakounine se rendit à Florence, et fonda. une société secrète sous le nom de *Fraternité révolutionnaire Internationale.* Il lutta avec ardeur contre les républicains religieux et autoritaires (mazziniens).

En 1868, il fonda. à Vevey, avec Elisée Reclus, Aristide Rey, Charles Keller etc. une autre société : l'*Alliance internationale de la Démocratie socialiste.*

Ses statuts commençaient ainsi :

« L'Alliance se déclare athée ; elle veut l'abolition entière et définitive des classes, et l'égalisation politique, économique et sociale des individus des deux sexes, elle veut que la terre, les instruments de travail, devenant propriété collective de la société toute entière, ne puissent être utilisés que par les travailleurs, c'est-à-dire par les associations agricoles et industrielles.

« Elle reconnait que tous les états politiques et autoritaires, devront disparaître dans l'union universelle des libres associations »

L'Alliance envoya son adhésion à l'*Association internationale des travailleurs* fondée par Marx en 1864, laquelle après les deux procès de Paris et la grande grève de Genève (1868), commençait à prendre une importance considérable.

Bakounine mit au service de l'association sa parole vibrante et son indomptable énergie. Souventes fois en Suisse et dans le Jura il exposa le programme socialiste révolutionnaire. Le collectivisme eût réuni la majorité des suffrages au Congrès général de l'Association si le fielleux et sournois Marx ne l'avait sourdement combattu.

Le bureau central de l'Internationale n'avait pas voulu accepter l'adhésion de l'*Alliance socialiste.* Bakounine dut se résoudre, sous l'influence de quelques amis, à la dissoudre et à la transformer en une simple branche de l'Internationale.

Au congrès de Bâle (1869) deux courants distincts se firent jour : les communistes d'Etat et les antiétatistes qui prirent le nom de *collectivistes.*

Les attaques contre Bakounine recommencèrent. Liebknecht l'ayant traité d'agent du gouvernement russe fut obligé de se rétracter devant un jury d'honneur.

Après le congrès de Bâle, Bakounine se retira à Locarno.

Mais Marx avec l'aide du trop fameux Outine continua ses perfides insinuations qui provoquèrent une scission dans la fraction romande de l'Internationale : d'une part les autoritaires, de l'autre les révolutionnaires.

Bakounine pendant ce temps, occupé des affaires russes, écrivait : *Quelques mots aux jeunes frères de Russie* et *La Science et la cause révolutionnaire* puis *Les Ours de Berne et l'Ours de St-Pétersbourg.*

La guerre de 1870 venait d'éclater, et Bakounine en suivait la marche avec une fiévreuse attente. A tort ou à raison, il croyait que le triomphe de l'Allemagne féodale, c'était le progrès reculé, la contre-révolution victorieuse, et il fit tous ses efforts pour une levée en masse du peuple français : « La cause de la France, écrit-il, est redevenue celle de l'humanité ».

C'est alors qu'il écrivit *Lettres à un Français sur la crise actuelle* et qu'il prépara une insurrection à Lyon. Traqué et désespéré, il se sauva à Marseille qu'il essaya vainement de soulever, puis il retourna à Locarno où dans une misère noire il écrivit *L'empire Knouto-germanique* et *la Révolution sociale (1871).*

La commune vint réveiller ses espérances. Mazzini ayant blamé l'insurrection de Paris, Bakounine écrivit *Réponse d'un international* à Mazzini (août 71). Cet écrit qui eut un grand retentissement en Italie, donna naissance à de nombreuses sections de l'Internationale.

En septembre une conférence secrète composée d'affiliés de Marx, changea les statuts de cette association en détruisant l'autonomie des sections et en donnant le pouvoir absolu au Conseil. Les sections du Jura se constituèrent alors en *Fédération jurassienne* pour lutter contre cet empiètement. Leur déclaration commença par ces mots : « Une société égalitaire et libre ne peut sortir d'une organisation autoritaire ».

Bakounine accueillit cette résistance avec enthousiasme, et l'Espagne, l'Italie, la Belgique, les Etats Unis, et une grande partie de la France se prononcèrent contre Marx.

Celui-ci répondit par une brochure calomnieuse contre les militants du parti autonomiste et, en particulier, contre le « pape mystérieux de Locarno ».

Bakounine qualifia cette circulaire comme elle le méritait : « L'épée de Damoclès dont on nous a menacé si longtemps vient enfin de tomber sur nos têtes. Ce n'est proprement pas une épée, mais l'arme habituelle de M. Marx : un tas d'ordures.»

Le 7 septembre 1872, le congrès de la Haye prononça sur les dénonciations de Marx et d'Engels, l'exclusion de Bakounine mais la Fédération jurassienne et ses affiliés ne reconnurent pas cette décision et au congrès de 1873 l'Internationale des travailleurs, écœurée de l'ignoble conduite des autoritaires, prononça la suppression du Conseil général et l'autonomie absolue des fédérations.

Usé, malade, Bakounine se retira chez son ami le révolutionnaire Carlo Cafiero. Il n'avait pas toutefois cessé de se considérer comme un soldat de la Révolution et en 1874 les Italiens ayant tenté une insurrection, il se rendit à Bologne prendre son poste de combat. Le mouvement avorta et Bakounine dut se réfugier à Berne sous un déguisement, chez son ami le docteur Vogt. Il y resta jusqu'en juin 1876, mais ses forces déclinaient. Le 15 il fit cette remarque que « notre philosophie partait d'une base fausse parce qu'elle considérait l'homme comme individu et non comme un être appartenant à la collectivité ». Le 25, à son ami qui lui reprochait de n'avoir pas écrit ses mémoires, il répondit : « A quoi bon, les peuples ont perdu l'instinct de la révolution si je retrouvais un peu de santé, j'écrirai plutôt une éthique basée sur le collectivisme». Il mourut le 1er juillet. Sur sa tombe des discours furent prononcés par James Guillaume, Elisée Reclus pour la *Fédération jurassienne,* Joukovsky pour la Russie, Salvioni pour l'Italie, Betsien pour l'Allemagne et.... Paul Brousse pour la France. Mais sa tombe à peine fermée, les calomnies et les haines s'avivèrent à nouveau, marquant l'infranchissable fossé entre le socialisme et l'anarchie naissante.

MAURICIUS.

Le respect DE LA chose jugée

L'expérience nous a fait voir et nous donne encore la preuve, que dans les pays où le prêtre est l'objet d'un grand respect, le clergé est généralement corrompu. On a donc tort de prêcher le respect pour la robe du magistrat, car cette superstition ne peut que ruiner la moralité du juge, dans l'esprit de ceux qui ont la naïveté de croire à la justice des hommes. Anarchistes, nous ne croyons pas plus à la justice que nous ne reconnaissons le droit à personne de faire un jugement permettant d'exercer des punitions corporelles contre quiconque.

Le magistrat, comme le prêtre, se considère comme un être supérieur à tous les hommes ; il a reçu une investiture qui le place à part dans la société ; il tient dans sa main la destinée d'autres hommes, et ses décisions sont entourées d'un respect qui est loin de s'attacher aux actes normaux de la vie ; il statue au nom d'un principe supérieur : il incarne une volonté divine et rend de véritables oracles.

Le droit divin ne se retrouve plus que chez les juges : là se réfugie la dernière expression des croyances populaires sur la Justice. Beaucoup de gens, trop de gens n'osent pas regarder ce qui se passe dans le monde judiciaire, par peur d'ébranler les vestiges d'un culte social qui s'en va. On a dit longtemps : *Il faut une religion pour le peuple* et nous entendons souvent répéter maitenant : *Il faut une religion pour les enfants.*

Aujourd'hui le peuple ne veut plus de religion et cesse de croire en Dieu, les enfants se moquent du prêtre et rient de ses grimaces.

Les classes riches sont fort inquiètes de voir ce sentiment se développer parmi les pauvres, les travailleurs, les enfants, les individus qui pensent librement ; elles veulent au moins que l'on respecte la Justice. *Et pourquoi respecter la Justice, si ce respect est une source de corruption ?...*

Si vous respectez les jugements humains, respectez donc les jugements qui livrèrent les esclaves aux bêtes féroces des cirques, les hérétiques aux flammes, les révoltés des diverses époques aux fers et aux oubliettes, les têtes d'anarchistes à l'échafaud ; les révoltés d'aujourd'hui : grévistes, vagabonds

sans travail, voleurs de pain et de souliers, sans-gîte et sans-le-sou, à la misère, à la prison, au désespoir, au suicide ou à la juste vengeance. Respectez donc les milliers de sentences iniques qui pèsent si lourdement sur le prolétariat universel!...

Chose étrange et inconcevable, c'est toujours ceux que cette sentence atteint ou peut atteindre qui ont le plus de respect pour la Justice. Quelle aberration règne-t-il donc dans le cerveau de l'homme pour que celui-ci ne puisse mépriser juges et jugements, ne puisse comprendre que rien dans la nature n'autorise l'individu à dominer son semblable moralement et matériellement!...

Le commencement de la sagesse, ce n'est pas le respect: c'est le mépris. Et quand on nous dit qu'un individu est coupable parce qu'il a été condamné, nous répondons: « C'est possible, mais nous n'en sommes ni certains ni convaincus »

Il y a comme cela certaines phrases toutes faites qui servent à mener les hommes. Il va sans dire que ceux qui les proclament ne sont pas assez bêtes pour y croire ; mais ils comptent bien sur la bêtise des autres, laquelle heureusement est en décroissance.

Le respect a fait son temps, et l'on s'aperçoit enfin que l'on ne doit respecter que ce qui est respectable: *presque rien*. Le jour où ce sentiment, qui est la vérité, sera celui de tous, la plupart des institutions sociales s'écrouleront : elles ne seront pas à regretter car elles n'ont jamais été et ne sont que des organismes d'oppression et d'esclavage.

Pour en finir avec elles — et tant qu'elles ne seront pas anéanties, tous les gouvernements se succéderont en se ressemblant — il faut avant tout les mépriser. Les hommes qui représentent ces institutions nous aident singulièrement dans ce travail de destructions nécessaires, car ils se plaisent depuis quelque temps à étaler tant de turpitudes, d'ignominies et de bassesses, que les individus les moins clairvoyants s'écrient : *Nous ne croyons plus à la justice!...*

C'est le bon côté de toutes les vilenies, de de tous les scandales. *Bientôt on ne respectera plus rien!* s'écrient les bourgeois et les satisfaits, apeurés et tremblants. C'est le présage de jours meilleurs pour les générations futures.

Mais, qu'il faut de siècles pour ramener les individus à la raison, au bon sens, à la logique! Et nous en sommes encore à nous prosterner devant les hommes que nous avons coiffés d'une barrette et recouverts d'une robe! Une fois sur son estrade, le plus bête devient infaillible. Sur le même plancher que nous—tel le plancher de la grève générale — homme assez ordinaire, nous lui tapons sur le ventre en le tutoyant et en choquant le verre avec lui, le traitant de camarade; dès qu'il a gravi deux ou trois marches, le voilà sacré, il ne peut plus se tromper, c'est l'idole, c'est « Monsieur le juge », c'est « Son Excellence » !

Et des gens ânonnent: *Il faut respecter la chose jugée!*

Fernand PAUL.

LISEZ :

Qu'est-ce qu'un Anarchiste ?

par E. ARMAND

à *l'anarchie*, 1 fr. ; franco : 1 fr. 15

NOTRE CORRESPONDANCE

Soyons Logiques

Les réponses de Levieux ne m'ont pas surpris; je m'y attendais. Lorsqu'on est dans une impasse et qu'on a de l'esprit et du savoir on s'en sert; Levieux s'en est servi, et habilement. Il vous a escamoté les arguments adverses avec plus de dextérité que ne l'eut fait un prestigiditateur d'une pomme; c'est un vrai tour de passe passe. Lui, qui n'hésite pas à se plonger dans le passé pour y pêcher d'anodins articles et les réfuter longuement lorsque la partie est belle, s'est senti soudain pris d'une aversion profonde pour ce même passé et d'un dégoût surprenant pour l'analyse de divers articles. Alors que de son propre aveu il sait deviner les intentions des contradicteurs, il n'a voulu voir dans mes semblants d'hypothèses qu'une enquête sur sa personnalité et dans ma demande de sa recette une panacée à tous mes maux. Quant à sa réponse à Marestan, elle est spirituelle et sert surtout à faire apprécier son talent talent dans l'art de répondre a un article, sans en parler. D'ailleurs je n'insiste pas, car il nous a prévenu gentiment, qu'il ne répondrait pas aux acharnés ; ce n'est pas plus difficile. Il avance des idées, il critique et se réserve le droit d'arrêter la discussion quand il lui plait, et surtout quand elle ne lui plait plus. C'est son affaire ; mais qu'il me permette de lui dire que ma réponse n'était qu'une déduction de ses propres articles dont j'ai examiné la valeur et les conséquences; ayant cru naïvement que nul n'est mieux placé pour réaliser une théorie que celui qui la préconise, je lui ai demandé précisément comment lui, amateur d'absolu pouvait vivre dans cette société sans y ébrécher rudement son idéal. Il n'a pas voulu répondre et s'est réservé de nous montrer son anarchiste au hasard des circonstances ; il doit probablement avoir besoin de pas mal de retouches et le phénomène n'est pas encore à terme. Quoiqu'il en soit, avant que Levieux ait hissé sur le socle de la réalité son nébuleux personnage, je vais essayer, si je le puis, d'indiquer qu'elle peut être, à mon avis, la conduite logique de ceux qui, débarrassés d'une foule de préjugés, voudraient réaliser leur idéal. Ce n'est pas que je veuille à mon tour indiquer la bonne route et le geste infaillible ; je vais simplement exposer deux moyens d'y arriver.

Tout d'abord l'individu n'ayant d'autre but que son libre développement ne se doit à qui ou quoi que ce soit, sinon qu'à lui-même ; il ne saurait donc être question de société, de propagande, d'exemple, de cause, etc, etc. Partant de ce principe l'individu n'a donc qu'une chose à faire, ou fuir la société actuelle s'il veut vivre immédiatement son idéal et s'il croit la chose possible, ou transformer rapidement cette même société afin de pouvoir jouir de son effort.

Ceux qui veulent vivre immédiatement l'anarchie sans traîner le poids mort de la bêtise humaine, ni batailler pour les paradis futurs ne sont pas si rares que cela ; qu'ils se groupent, s'outillent et aillent d'un commun accord fertiliser certaines contrées non gangrenées par nos civilisations et y jouir en camaraderie de toutes les beautés de la vie.

De même qu'une variété de singe a pu évoluer jusqu'à l'homme, alors qu'il existe encore des singes ; il n'y a rien d'extraordinaire à ce que des anarchistes dégoutés de la société sous humaine actuelle ne forment une autre société à part, une espèce nouvelle qui, évoluant rapidement, ralierait à elle tous les éléments assimilables du vieux monde et refoulerait, dans la suite des siècles, les civilisations barbares que nous subissons. Ce serait le développement d'une race puissante, supérieurement belle, n'ayant d'autre base que l'amitié, la libre-entente, la lutte commune contre les forces naturelles et leur domestiquation et s'élevant si haut en perfection, en intensité vitale, que jetant un coup d'œil rétrospectif les hommes d'alors ne sauraient distinguer ceux d'aujourd'hui du singe.

Si l'on attribue une commune origine aux êtres vivants, il faut convenir que, tandis que certains de ces êtres sont restés à peu près stationnaires, d'autres se sont développés avec une rapidité surprenante et qu'alors qu'une partie d'un groupe se transformait sensiblement, l'autre n'évoluant que peu ou pas, disparaissait par la suite. Il est donc fort possible que l'anarchiste, être essentiellement sociable et fort en avance sur les sociétés modernes se sépare d'elles et soit le trait d'union avec l'homme futur. Ceci bien entendu n'est qu'une hypothèse fort réalisable d'ailleurs.

Mais s'il est des camarades tout disposés à pratiquer immédiatement le communisme, il en est d'autres qui par besoin de lutte, par goût ou tempérament, veulent améliorer la société actuelle et la transformer. Pour arriver à ce but plusieurs moyens plus ou moins efficaces, tels que propagande par la parole, l'écrit, l'exemple ; dans les syndicats, l'action directe, le sabotage, les coopératives etc, sont préconisés.

Les syndicats s'occupant peu ou pas de l'éducation individuelle s'occupent encore moins de l'affranchissement radical des travailleurs par l'organisation de la production et de la consommation et la suppression des intermédiaires ; on discute, on bataille pour des futilités et des trésors d'énergie et de temps sont perdus sans grand profit pour personne. Quant aux propagandistes de toutes sortes, ils prêchent dans le vide. Le populo reste insensible à notre logique, les journaux anarchistes sont peu lus, les conférences peu suivies, et les causeries se passent en famille. C'est fatal ; il est naïf d'admettre que des êtres en qui est détruit tout raisonnement, toute beauté morale et qui ne conçoivent que l'exploitation, changent subitement de mœurs, de caractère, d'idées et deviennent tout à coup partisans de notre idéal. Où prendrait-il cette énergie morale, cette clarté de raisonnement, cette critique qui font l'anarchiste?

Nous ne pouvons faire vibrer que ceux n'ayant été que peu souillés par la morale bourgeoise, notre exemple n'entraînera que le cœur généreux, notre logique ne séduira que le cerveau sain.

Le fameux dilemme « le milieu fait l'individu et l'individu fait le milieu » n'est pas si insoluble que ça ; le milieu naturel étant le même pour tous, il ne sagit donc que de celui formé par les individus, or si le milieu fait l'individu, étant donné que ce milieu n'est formé que par les individus, on peut tout simplement dire que la bourgeoisie fait le bourgeois et l'anarchie, l'anarchiste ; seulement comme à son début l'individu est soustrait de notre milieu et soumis à celui bourgeois, si nous n'attendons le salut que de la propagande, il ne viendra sûrement pas demain.

Alors que faire ? que faire ! comment ne le devinez-vous pas ! puisqu'on ne peut changer les mentalités, changeons le milieu. Etablissons une vie plus large, supprimons les parasites, la propriété, établissons une société basée sur la production et la consommation.

Il n'est pas de mentalités qui ne comprennent cela et, si l'ouvrier passe au cramoisi quand nous lui montrons ses droits d'homme, de père, du plus fort, etc. il peut parfaitement comprendre que s'il prenait directement la paire de souliers que son copain lui a faite, sans que celui-ci l'ai porté chez un commerçant, ils n'auraient pas tous deux à nourrir ce filou.

Tandis que les syndicats groupent toutes sortes d'individus exerçant des métiers plus ou moins utiles, parfois nuisibles, les nouveaux groupements devront au contraire avoir leur raison d'être. Il est facile de savoir à peu près ce qu'il faut de producteurs de telle ou telle chose pour un nombre donné d individus; on répartira donc ces producteurs suivant les besoins du moment.

Il est évident qu'il faut une base correspondant à un besoin commun pour reconnaître l'utilité d'un métier; la chose est d'ailleurs facile car nous avons tous besoin de manger de nous habiller et de nous loger. Quant au superflu il serait produit par de petits groupes fonctionnant pour eux seuls ou par échange et disparaissant quand leur rôle serait fini, tandis que les autres groupements subsisteront toujours pour produire l'indispensable.

Il s'agit donc de grouper dès aujourd'hui les individus en producteurs et consommateurs, se désigner à l'avance les locaux que l'on attribuera à ceci ou à cela, par exemple de transformer la préfecture en restaurant, la mairie en atelier de menuiserie, tel château en fonderie, tel palais en scierie ou entrepôt, etc. Il nous faut en un mot préparer la société de demain afin que le fameux « grand soir » venu (ou le faisant venir) nous puissions immédiatement la faire fonctionner.

Cette société ne sera sûrement pas anarchiste, car les individus n'auront pas changé de mentalité, mais elle ne sera pas socialiste non plus, elle sera mixte. Comme il faudra une force pour maintenir ceux habitués à lui obéir, celle-ci pourra être constituée par tout le monde et à tour de rôle, ce qui l'empêchera de devenir autoritaire et tyrannique, et ne devra intervenir que dans les violations de droits généraux, sur lesquels tous devront être d'accord.

Tout individu pouvant exprimer librement ses idées, les anarchistes ne seront

1

Les Dieux et la Science

Tout cela se passe, s'effectue, s'accomplit naturellement et comme si Dieu n'existait pas. Et, en effet, l'être que les habitants de la Terre ont appelé dieu jusqu'ici n'existe pas. Le Bouddha des Chinois, l'Osiris des Egyptiens, le Jéhovah des Hébreux, le Jupiter des Grecs, Dieu le Père ou Dieu le fils des chrétiens, ou le grand Allah des mulsumans, sont des conceptions humaines, des personnifications créées par l'homme et dans lesquelles il a incarné non seulement ses aspirations les plus hautes et ses vertus les plus sublimes, mais encore et surtout ses prévarications les plus grossières et ses vices les plus pervers.

C'est au nom de ce prétendu dieu que des monarques et des pontifes ont, dans tous les siècles et sous le couvert de toutes les religions, asservi l'humanité dans un esclavage dont elle ne s'est pas encore affranchie; c'est au nom de ce dieu qui « protège l'Allemagne », qui « protège l'Italie » qui « protège la France », qui protège toutes les divisions et toutes les barbaries, que de nos jours encore les peuples soi-disant civilisés de notre planète sont perpétuellement armés en guerre les uns contre les autres et excités comme des chiens furieux à se précipiter dans une mêlée au-dessus de laquelle l'hypocrisie et le mensonge assis sur les marches des trônes font régner le « dieu des armées » qui bénit les poignards et plonge ses mains dans le sang fumant des victimes pour en marquer au front les potentats couronnés.

C'est au nom de ce dieu que les pontifes ont fait ignominieusement monter sur le bûcher Jeanne Darc, Giordano Bruno, Etienne Dolet, Jean Huss et tant d'autres héroïques victimes, qu'ils ont condamné Galilée et béni la Saint-Barthélémy ; que les étendards de Mahomet ont couvert l'Europe d'armées d'assassins ; n'ont pas cessé de verser le sang humain ; que Gengiskhan et Tamerlan marquaient les routes de leurs conquêtes par des pyramides de têtes coupées. C'est à ce dieu que l'on élève des autels et que l'on chante des *Te Deum*. Symbole de l'oppression des peuples, de l'assassinat et du vol, cet être infâme n'existe pas, n'a jamais existé.

Il est étrange que l'homme, tout grossier, tout sauvage, tout barbare qu'il est encore, à peine sorti de la carapace de l'ignorance primitive, incapable, comme il l'est, de connaître même son propre corps, ayant à peine commencé d'épeler le grand livre de l'univers, ose, de bonne foi, inventer Dieu. Il ne connaît pas sa fourmilière et il a eu la prétention de découvrir l'Inconnaissable !

A une époque où l'on ne savait absolument rien, où l'astronomie, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'anthropologie, n'étaient pas encore nées, où l'esprit faible, vagissant, n'était entouré que d'illusions et d'erreurs, l'audace humaine a conçu les religions prétendues révélées et les dieux placés à leur tête ! Que Confusius, Bouddha, Moïse, Socrate, Jésus ou Mahomet aient rêvé donner aux hommes un code de morale destiné, à les dégager de la barbarie et à les élever dans l'idée du bien, de telles tentatives, de telles œuvres ne peuvent que recevoir les hommages et l'admiration de tous ceux qui ont souci du progrès intellectuel et moral de l'humanité. Que les fondateurs et les organisateurs des rites religieux aient placé à la tête de chaque culte un être idéal inattaquable au nom duquel ils prétendaient commander, on peut encore reconnaître là une œuvre utile au point de vue social, mais dont la valeur ne sort pas de l'ordre social, et n'a pas d'autre but que l'intérêt général des hommes et des sociétés.

Mais que ces dieux inventés par les hommes aient été considérés comme existant réellement — dans un ciel d'ailleurs absolument imaginable et détruit dès les premières conquêtes de l'astronomie ; — qu'ils aient été et qu'ils soient encore adorés par une partie du genre humain et qu'en notre époque même des chefs d'Etat fassent de la politique au nom du droit divin, montrent l'empreinte du « doigt de Dieu » sur les plaies les plus monstrueuses du corps social, et décorent de l'image d'une providence locale leurs drapeaux de batailles, comme aux temps de Jeanne Darc, de Constantin ou de David, il y a là un anachronisme choquant, un mélange d'imposture et de crédulité, d'hypocrisie et de sottise indigne de l'ère d'étude loyale et positive, en laquelle nous vivons et qui ferait prendre en mépris, par tout homme indépendant, tous les fonctionnaires qui vivent aux dépens d'un pareil système.

Camille FLAMMARION

FIN.

Lisons, Mais lisons bien

◆ Tout esprit critique doit savoir tout lire, pourtant aucun de nous ne peut absorber toute la matière livresque, aussi croyons-nous utile de fixer un peu le choix de nos amis. Ce choix n'est qu'une indication. ◆

NOS LECTEURS CONSULTERONT

CE QU'ON PEUT LIRE

où se trouve désigné une semaine ou l'autre les livres scientifiques et philosophiques les meilleurs. Pourtant nous sommes à la disposition de tous pour faire parvenir n'importe quel livre.

Glanes anarchistes

Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni celle-ci de la légèreté de son amant.

La ROCHEFOUCAULD.

Une longue tradition qui pèse encore sur nous, enseigne que la privation, la souffrance et la douleur sont des biens désirables. Quelle imposture ! C'est en disant aux peuples qu'il faut souffrir en ce monde pour être heureux dans l'autre que l'on a obtenu d'eux une pitoyable résignation à toutes les oppressions et à toutes les iniquités.

Anatole FRANCE.

Il faut quelquefois pardonner à celui qui, avec un grand cortège, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et d'esprit ; il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui lui parlent !

La BRUYÈRE.

Les économistes répètent que toute propriété vient du travail, et cependant sous l'empire des institutions actuelles, ceux qui travaillent n'ont point de propriété et gagnent à peine de quoi subsister, tandis que ceux qui ne travaillent pas, vivent dans l'opulence et possèdent la terre.

E. De LAVELEYE.

Les lois produisent les guerres et les guerres enlèvent une partie des habitants du monde.

LINGUEL.

plus gênés par aucune barrière matérielle et pourront alors, jeter utilement et à profusion leurs idées régénératrices au sein des nouvelles générations, éduquer rationnellement les enfants et entraîner par leur exemple énergique les individus vers une vie réellement intensive et belle.

Donc, tandis qu'avec les vieilles générations s'éteindront les préjugés tenaces et stupides, ce ne sera que par les nouvelles que nous pourrons voir se réaliser complètement l'idéal anarchiste.

Voilà un moyen radical pour purger la vieille société et pour répandre librement ses idées une fois le nettoyage fait.

Il est évident que, tandis que le premier camarade pourra, dès qu'il vivra en communisme, agir aussi indépendamment que possible; le deuxième devra, s'il veut mener à bien son œuvre gigantesque, rester dans le même pays, y subir les lois et les mœurs tyranniques et ne réaliser que dans sa vie intime une partie de son idéal, sachant parfaitement qu'il ne pourra le réaliser en entier, qu'une fois la société quelque peu épurée.

Je ne conçois pas que ces deux conduites logiques, car on ne peut vivre dans une société sans y faire de concessions et s'y adapter plus ou moins, ce qui n'est pas anarchiste pour ceux qui veulent l'être intégralement, et si d'un autre côté les propagandistes anarchistes, persistent à continuer quand même sans l'espoir d'une transformation prochaine, ce ne peut être que par dilettantisme, un besoin de lutte; faire en un mot de la propagande comme on fait du sport, en se taillant de temps à autre quelques petits triomphes oratoires parmi la foule en délire, à moins que ce ne soit de purs illuminés, se sacrifiant à la cause et se vouant pour elle au martyre; à moins aussi qu'ils n'aient quelque peu pris goût à la vie bourgeoise et que s'étant fait un petit trou, ils ne s'y trouvent pas trop mal, et que se remplissant assez bien la panse, ils se régalent également de même le moral par une petite propagande bien sage et quelques menues discussions qui ne sauront en tous cas bouleverser ni les institutions ni les mœurs.

On ne peut donc que, ou fuir la société, si l'on veut le plus et le plus tôt possible vivre son idéal ; ou subir cette société momentanément, mais en étant sûr qu'ayant groupé les exploités en producteurs et consommateurs en une société nouvelle prête à fonctionner on pourra, avec quelque chance de succès, la faire vivre au lendemain d'un « grand soir » voulu et répandre alors hardiment nos idées, et profiter de son effort.

Q'en pense-t-on ?

ROBERT.

—o—

Aux Littérateurs

à Auguste Boyer.

Elargissons le débat.

Tu me dis avec une suffisance comique « C'est vouloir nier l'évidence que de s'entêter à croire que les règles prosodiques sont utiles lorsque moi, Boyer, je constate leur inutilité flagrante. »

Et bien ! pour ma part, en tant que modeste poètisant j'estime qu'il n'y a pas trente-six manières de solutionner ce petit problème, intéressant cependant si l'on envisage la répercussion, les conséquences générales qu'il peut avoir dans la vie.

Avant d'aborder le sujet deux choses sont à établir : D'abord l'utilité de la poésie proportionnellement au rôle qu'elle joue ou plutôt qu'elle devrait jouer ; ensuite la nécessité qu'il y a d'*observer* certaines règles — j'ajoute : avec intention rigoureuses — afin d'acquérir par suite d'une gymnastique cérébrale la force et la souplesse indispensables si l'on veut être libre, c'est à dire demeurer maître de sa pensée ou de son instrument.

Ou on rejette la poésie par ignorance spéciale, ou on l'admet comme facteur d'agrément, de délassement, conséquemment de « bien être moral ».

Si personnellement tu la condamnes par suite d'incompréhension, ne pouvant efficacement l'interpréter, je m'explique à la rigueur ta froideur pour cet art discret et ta rébellion farouche contre les *lois naturelles* qui en découlent logiquement.

Mais si tu l'admets, je ne comprends plus ton indignation à propos des principes assurant après éclosion l'harmonieux jaillissement de la pensée.

Ainsi, mon pauvre ami, tu t'es ingénieusement enfermé dans ce dilemme.

Ou tu n'as aucun sentiment poétique (idéaliste par extension si tu aimes mieux), et alors tu es incomplet, ou tu es partisan du beau mais tu ne tiens pas à ce que l'on suive les seules règles hors desquelles il ne peut surgir qu'anémique et rabougri, et alors tu déraisonnes.

S'insurger contre une règle parce que c'est une règle, cela n'est pas et n'a jamais été anarchiste. L'essentiel est de voir si elle est utile ou nuisible.

Je suis *contre* les règles, lorsque celles-ci me sont imposées *sans motif plausible* ou entravent mon développement, mais je suis *pour* les règles quand j'ai reconnu *à posteriori* qu'elles pouvaient faciliter ou provoquer mon épanouissement.

Tu me reproches de respecter les règles de versification. Transgresse donc celles de la syntaxe ou de l'hygiène et tu m'en donneras des nouvelles.

Lorsqu'on a vaincu de grosses difficultés, on est toujours certain de venir à bout des petites, mais si on ne tente même pas de surmonter les petites, je ne crois point qu'on puisse arriver jamais à vaincre des éléments redoutables.

Ceci dit pour te démontrer par analogie la raison d'être de certains obstacles artificiels (prose, musique, mécanique, mathématique, agriculture, typographie, etc)

Jusqu'à présent, les scientifiques essentiels ont toujours combattu, je ne sais trop pourquoi, la poésie. Toi qui es tant contre les règles, en voilà une par exemple que tu ferais bien de violer d'autant plus qu'elle est sans fondement. C'est ennuyeux d'avoir recours à de tels lieux communs dans un journal anarchiste mais on ne peut s'en prendre qu'à ceux qui vous y obligent par négligence.

Robert DELON.

Un Moraliste... Amoraliste

La morale seule permet la vie.
Les Moralistes (Levieux)
L'amorale seule permet la vie
(*idem*)

à Levieux.

Etant moi-même moraliste et anti-Nietzscheen, je ne souscris pas à la conclusion amoraliste et Nietzschéenne à laquelle aboutit — implicitement — mais selon une implacable necessité logique, votre article.

Par contre, dégustatateur de subtile mistification, je ne saurais trop savourer la virtuosité, toute socratique, avec laquelle — sans paraitre un seul instant perdre votre sérieux — vous voudriez nous amener à proclamer nous-mêmes cet amoralisme qui vous est évidemment si cher.

« La Morale, dites vous, est la connaissance du bien et du mal » — Soit. Seulement qu'est-ce que le Bien ? et qu'est-ce que le Mal ? Avec la plus scrupuleuse attention j'ai lu et relu votre long exposé sans trouver l'angoissante définition. Vous nous affirmez avec véhémence qu'il est « absurde de proclamer que le bien et le mal n'ayant aucun sens, il est impossible de différencier ces deux termes » et vous traitez Nietzsche tel un poisson dépourvu de fraîcheur. — Mais par une équivoque entre le bon et le bien, la vie, la santé et la moralité : « voilà un point de départ bien fixe, pour vivre, il faut d'abord être sain c'est à dire moral » enfin par le subtil criterium de « la caresse et du coup de pied au cul » — tout doucettement et sans le moindre quart de sourire vous nous conduisez comme par la main vers votre intime joie Nietzschéenne.

Centre-africain d'origine et anthropophage par inclination je me promène dans la brousse ancestrale avec une gravelienne sérénité. — Impromptu, m'apparait un sombre camarade moins musclé que moi, mais d'un grassouillet des plus suggestifs. Sans crier gare — tel vous, pour votre maïeutique conclusion — je l'estourbis avec élégance et, en un certain nombre de repas hygiéniquement espacés, l'ingurgite voluptueusement.

Le nègre frais, assurent les ethnographes est aussi savoureux que le porc idem mais plus sain. De plus, les mêmes ethnographes s'accordent à reconnaitre aux anthropophages une vigueur musculaire et même, une intelligence supérieure à celle des tribus de même race faisant fi de cette nourriture d'élite, véritable alimentation de surhomme.

Par ce geste subtil j'ai donc augmenté en moi la vitalité et « vie et morale étant inséparables et identiques » j'ai incontestablement agi moralement.

Voilà qui va singulièrement faciliter ma digestion. Seulement il me vient un scrupule : cette Vie que j'ai, dans ma personne, si heureusement intensifiée je l'ai par mon acte de haute moralité, atténuée jusqu'à zéro chez un autre. L'identique geste bon pour moi a été pour lui plutôt mauvais: donc immoral. J'ai *simultanément* réalisé le bien et le mal pratiqué la Morale et l'immoralité.

Ah ! que me voilà immergé dans toutes les affres de la perplexite ! — Le Doute ! quel dur oreiller pour une tête mal faite comme la mienne ! — Suis-je ou ne suis-je pas moral ? » c'est à dire « Suis-je ou ne suis-je pas ? » — tout court. (« La morale seule permet la vie ») — Me convulsionnais-je en étreignant le crâne vidé tout à l'heure avec une si douce satisfaction de conscience gastrique... Vais-je devenir fou, tel un simple Nietzsche !

— Hein ? — Nietzsche est le Sage des sages ! — Au milieu de mon désemparement cérébral un atome intact de lucidité me permet de résoudre mathématiquement ce petit problème d'Ethique transcendante :

Un même acte étant à la fois moral et immoral — est *nécessairement*... Amoral.

Et le dernier mot de tout est l'Amoralité.

Non quod erat demonstrandum.

Et d'ailleurs sans rancune.

LOGICO.

—o—

Artistes...

à Ologue le Cynique.

Je n'aime guère discuter sur les particularités, car j'estime qu'en la situation misérable où la grande masse se débat, il est plus urgent de consacrer ses efforts à la réalisation d'un bien-être général, qu'à analyser si cette fioriture de la vie, qu'est l'Art sous toutes ses formes, est selon l'expression d'Ologue, de la Merde ou de la Confiture.

A mon sens, la Nature seule est artiste, elle seule fait des merveilles, et tenter de les reproduire ne peut être assimilé qu'à un passe-temps récréatif, mais je ne vois pas que ce passe-temps puisse conduire à la dépravation des instincts autant que le montre Ologue dans sa description des artistes.

Je suis dessinateur et quelque peu peintre et je puis affirmer que mes confrères professionnels sont pour la plupart des individus virils qui n'ont rien de commun comme attitude ni comme mentalité avec les « tapettes » qu'Ologue nous dépeint très littérairement.

La dépravation, de même que la maladie, est une déconstitution, la Nature avait *constitué* ; cherchez ce qui *déconstitue* !

E. GRAVELLE.

TROIS MOTS AUX AMIS

AUX CAMARADES. — Tout envoi d'argent adressé au nom de Libertad est retourné à son expéditeur, les camarades éviteront les retards qui embrouilleraient la correspondance et les comptes et libelleront exactement les adresses.

ANDRÉVAL, donne ton adresse aux C. P., pour un copain.

O. GUIDU. — G. Beaudenou demande ton adresse pour correspondre.

CH. FOURNIER — Donne ton adresse aux C. P. pour Rirette.

LIÉNARD — Donne nous adresse pour envoi.

GUST. CARQUET à Camplong (Hérault), désire se mettre en rapport avec des camarades Belges.

RENÉ de S P. — Veux-tu venir dîner rue P. F.

ROBERT. — Condensées, les idées, plus précises sont plus vite saisies, les réponses facilitées. En tenir compte une autre fois.

Revue des Journaux

LES TEMPS NOUVEAUX.

Un vieux réfugié de Liverpool se révolte contre la délégation de syndicalistes français allant banqueter avec les légumes anglais, tandis que la misère fauche les ouvriers.

Laurent Cazas rappelle l'histoire des anarchistes de Chicago, abondonnés par les « Honnêtes du Travail ».

Les honnêtes gens sont partout les mêmes : des crapules. La propagande est difficile aux Etats-Unis, dit N.

Il n'y a pas que là.

Quelques notes intéressantes dans le *Mouvement social.*

On a retourné un paquet de *Temps Nouveaux* et le *Journal d'une femme de chambre* destinés à New-York avec la mention « Objets d'importation prohibés ».

Les Républiques tendent à nous faire regretter les Empires dit Jean Grave. Et comment !

LE LIBERTAIRE.

A propos de la guerre, Eugène Péronnet fait un article dans la bonne forme. Il verrait avec plaisir « supprimer les crapules qui jouent à la Bourse avec nos existences ». Nous aussi.

Silvaire ne médite pas trop mal sur le Loisir.

Quel bon garçon que ce Grandidier. A propos du triomphant meeting de Tivoli Vaux-Hall, il passe avec enthousiasme de la pommade à tous les orateurs.

Ce pauvre Morex bafouille toujours sur *l'Anarchisme et l'Individualisme.* Tu l'as bien dit Henri. « On a perdu trop de temps à écouter les grotesques tout poil ». Le pire est que le bougre ne s'en tient pas là et qu'il nous annonce une étude sur *La Cité future.* Aïe !

L'éphèbe L. Mariani, pousse rudement les bergers et les troupeaux de sa juvénile ardeur.

Morizet commente l'enquête officielle sur la mort de Geobélina.

LE LISEUR.

Où l'on discute ! Où l'on se voit !

Causeries Populaires des XVIIe et XVIIIe. Rue du Chevalier-de-la-Barre, 22. — Lundi, 23 novembre, à 8 h. 1/2, *Du bien et du mal*, par Ologue le Cynique.

Causeries Populaires des Xe et XIe, 5, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême). — Mercredi 25 novembre, à 8 heures 1/2 sur *l'Anarchisme européen* par Sarmalati.

Causeries Populaires du XIXe et XXe, 82, rue des Rigoles. — Vendredi 20 novembre à 8 h. Causeries par un camarade. Organisation d'une conférence-concert.

Groupe des Travailleurs libertaires du XIVe, 111, rue du Chateau. — Jeudi 19 novembre, à 8 h. 1/2. *Le bonheur*, par un camarade.

Groupe anarchiste du XVe, 12, rue Lacordaire et 129, rue St Charles. — Vendredi 20 novembre, à 8 h. 1/2. *Causerie.*

Groupe libre d'Education du Bronze, 123, rue Vieille-du-Temple. — Jeudi 19 novembre, à 8 h. 1/2, *L'anarchiste et le syndicat*, par un camarade.

Gruppo anarchico italiano. — Sabato 21 nov. alle ore 8 h. 1/2, nel locale delle Causeries Populaires, 5, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême). Consalvi Alfredo no parlerà sulla *Déterminismo liberismo.*

Les camarades sont avertis que tous les mardis dans le même local il y a un cours d'esperanto.

ASNIÈRES. — *L'Aube nouvelle*, 128, rue de Châteaudun, près la place des Bourguignons. — Jeudi 19 novembre, à 8 h. 1/2 *Le Syndicalisme* par Fayon.

TOURS. — *Les Iconoclastes*, Restaurant Lestrade, 76, rue Bernard-Palissy. — Vendredi 20 novembre à 8 h. 1/2, *L'éducation anarchiste*, par Morlet.

MARSEILLE. — *Les Causeries*, 9, Quai de la Fraternité, 1° étage. — Samedi 21 novembre à 9 h. *Mariage et Union libre* par M. Giraud, avocat.

TOULON. — *Jeunesse Libre*, 14, rue Nicolas-Laugier. — Les camarades désirant apprendre l'esperanto, sont avisés que les cours auront lieu tous les mercredis 5 h. h. 1/2 du soir, au siège social.

LONDRES. — Un club international anarchiste vient de se former, 33 Charlotte Street W. Les réunions du groupe français ont lieu tous les vendredis, à 9 h. du soir. Causerie et discussion éducatives, bibliothèque.

Aux Camarades

Quelques camarades s'étonnent qu'on n'ait pas supprimé la causerie de lundi pour établir une discussion sur la situation créée par la mort de Libertad.

La situation reste la même. L'élément principal est disparu; il doit être remplacé par tous ceux qui ont la compréhension de notre propagande.

L'essor est donné Si l'anarchie a eu besoin de Libertad pour naître et vivre à ses débuts, nous pouvons espérer qu'avec ceux qui font le travail de composition et d'impression du journal et l'apport intellectuel des amis qui se sont toujours intéressés à l'anarchie, le travail vaudra d'autant plus qu'il sera assuré non par un seul, mais par tous ceux qui s'y intéresseront.

L'expérience se fera d'un travail actif sans directeur ou délégué.

Libertad à certaines époques s'est trouvé affaibli du fait qu'une charge trop lourde pesait sur ses épaules. Sa mort prématurée en est une des conséquences Pareille situation ne doit pas se renouveler.

Tous ceux qui aiment l'anarchie ont une égale respousabilité devant sa continuation ou sa disparition. Il est nécessaire qu'ils se rencontrent et s'entendent, qu'ils intéressent le plus possible ceux qui peuvent faire quelque chose. Ils savent qu'une réunion, une décision orale est bien peu de chose; seule l'exécution ultérieure importe. Or ils savent ce que la propagande réclame : des bonnes volontés et des qualités, qui ne se décrètent pas, mais se manifestent. Il est donc superflu de donner une suite à l'idée de mettre une personnalité en avant (pour diriger qui et quoi ?).

Il suffit de s'unir pour faire mieux et plus que par le passé, et pour les questions administratives de s'en remettre à notre expérience.

Armandine MAHÉ.

Réponse à plusieurs correspondants

Des bruits, accrédités par certains journaux circulent, au sujet de la mort de Libertad. L'autopsie a écarté formellement l'hypothèse d'une mort accidentelle; cependant les « on-dit » ont fait ouvrir une enquête dont la conclusion est que Libertad n'a pas reçu de coup.

PAR LA BROCHURE

— Brochures éducatives et historiques —

L'Hérédité et l'Educacion (Anna MAHÉ). » 15
Le Machinisme (Jean GRAVE). » 10
Travail et Surmenage (Dr PIERROT) » 15
La Responsabilité et la Solidarité dans la Lutte ouvrière (M. NETTLAU). » 10
Documents d'Histoire (É. HENRY, etc...). » 10
L'Organisation de la Vindicte appelée Justice (P. KROPOTKINE) » 10
Les Lois scélérates de 1893-1894 (Fr. DE PRESSENSÉ, un Juriste et Émile POUGET) » 25
L'Argent (PARAF-JAVAL) » 05
Le Rôle de la Femme (Dr FISCHER) » 15
Justice (Dr FISCHER) » 15
L'Education de Demain (A. LAISANT) » 10
L'Education libertaire (D. NIEUWENHUIS). » 10
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire (J. GRAVE) » 10
Le Syndicalisme dans l'Évolution sociale (Jean GRAVE) » 10
Pierre Lavroff (E. S. R. I.) » 15

— Brochures antiélectorales —

L'Absurdité des soi disant Libres-Penseurs (PARAF-JAVAL) » 10
Pages d'histoire socialiste (TCHERKESOFF) » 25
La Grève des Electeurs (O. MIRBEAU) » 10
Le Tréteau électoral, piécette (LÉONARD) » 10
L'Election du Maire, piécette (LÉONARD) » 10
Si j'avais à parler aux Electeurs (GRAVE) » 10
L'Absurdité de la Politique (PARAF-JAVAL) » 05
L'État, son rôle historique (KROPOTKINE) » 25

- Travail en Camaraderie -

Imp. des Causeries Populaires : Armandine Mahé

Le gérant : Maurice DUFLOU